

Toujours la même histoire

par Igal Sarna

Je me suis rendu compte récemment que mon fils âgé de quatre ans s'installait tous les soirs devant la télévision pour regarder inlassablement la même cassette vidéo de Peter Pan. Chaque nuit, comme un rituel, il s'endort en suivant les aventures effrayantes de Peter Pan en lutte contre le Capitaine Crochet, l'incarnation du mal. Je me suis demandé : mon Dieu, combien de fois ce gamin peut-il regarder le même film ? Sa mère, m'a alors fait remarquer que je n'avais écrit qu'une seule et même histoire au cours de ces nombreuses années.

Je suis journaliste depuis treize ans. Au début, comme tout nouveau chasseur, j'ai cherché de nouveaux terrains de chasse. Parmi les proies les plus attirantes, je cherchais celle qui allait me captiver. Israël était comme une jungle dans laquelle je me frayais un chemin pour retrouver les paysages de mon enfance. Ecrivant pour un supplément paraissant le week-end, je pouvais choisir mes propres sujets. J'imagine que les images qui surgissent après des années de grands reportages, représentent presque la carte géographique de l'âme et du subconscient de chacun.

Dès le début, j'ai remarqué que je m'étais plutôt intéressé aux Israéliens plus âgés, ceux qui vivaient çà et là, ces réfugiés qui peuplent en grande partie Israël, ceux qui ont deux pays, une double mémoire, et peut-être même une double personnalité.

Quelques années après m'être familiarisé avec ce sujet, j'ai commencé à écrire – comme me l'a fait remarquer ma femme – une histoire, toujours la même : celle de la tragédie de l'immigré juif, du déraciné, du réfugié arabe. Celle des gens dont la vie a été marquée par un désastre épouvantable : la guerre, l'exil, les massacres, l'holocauste. Leurs vies, leurs désespoirs, leurs lamentations, leurs frustrations qui dessinent pour eux un destin tragique, même dans leur nouvelle patrie.

Je vais vous donner quatre exemples d'articles que j'ai écrits durant ces années, sur la réalité israélienne – une réalité qui semble plus tragique depuis le massacre d'Hébron. J'ajouterai que lorsque j'ai commencé à écrire cette communication, les événements semblaient s'ar-

ranger, les choses donnaient l'impression de prendre une bonne direction et d'aller vers une issue heureuse pour la première fois depuis bien longtemps. Puis l'horreur a réapparu : un immigré de New York, un de ces personnages barbares, sorti de la masse de ces immigrés que j'avais l'habitude de décrire, a rendu la vie infernale à nouveau.

Israël est décrit dans mes articles à travers le prisme de mon expérience personnelle. Je suis le fils de ces immigrés qui ont perdu leurs proches en Europe et qui ont vécu dans deux patries ces dernières cinquante années – Israël où ils vivent maintenant, où ils élèvent leurs enfants, et l'autre patrie, l'aimée et la détestée, là où ils ont laissé leurs amis, leurs proches, les paysages familiers, les rivières et les forêts qu'ils ne verront plus jamais qu'en rêve.

A la fin de 1992, j'ai écrit un article au sujet de la disparition de Viadislav Petrov, un immigré juif arrivé de Russie, un an plus tôt, qui s'installa dans une caravane dans une banlieue près du désert et qui dépensa tout son argent pour acheter une voiture neuve. Un jour d'automne, pendant une ballade avec ses amis, il perdit le contrôle du véhicule et fit un accident. Jusque-là, il n'était qu'un simple et pauvre immigré s'accrochant à sa nouvelle vie. Quand, blessé, il sortit de la voiture et qu'il la vit démolie, il prit la fuite laissant là sa femme et ses amis, disparaissant à jamais dans le désert.

J'ai appris la nouvelle de cette disparition par une petite annonce dans un journal. J'ai mené une enquête, je suis allé voir sa femme qu'il a laissée sans nouvelles et qui vit seule dans une caravane. J'ai rencontré aussi ses amis. Ce sont tous des immigrés qui travaillent dans le bâtiment. Là j'ai senti la détresse de ces êtres déracinés, qui, malgré leur installation en Israël pour des raisons idéologiques, regrettaient amèrement les paysages, les amis, les cités, les hivers enneigés, les peines et les joies qu'ils avaient laissés là-bas. Ils ne pouvaient oublier l'image de leur ami Petrov, se précipitant désespérément dans le désert pour y disparaître. « *Petrov se sentait perdu* », me dit l'un de ses amis, « *il était toujours inquiet, ici ce n'était pas sa maison, le soir il rêvait de Leningrad* ». Cet homme était un exilé dans sa patrie juive, lui qui avait l'habitude de paysages enneigés ne voyait que le désert à travers la fenêtre de sa caravane. Avec mon photographe, j'ai pris une voiture tout-terrain pour suivre ses traces à partir de l'endroit où il avait disparu. Non loin de là, nous avons découvert un village arabe déserté pendant la guerre de 1948. Il s'y trouvait des puits asséchés, des caves dans lesquelles notre guide imaginait que nous pourrions trouver Petrov, vivant ou mort. Il ne s'y trouvait pas, mais pendant un bref instant, deux histoires différentes d'exil israélien coïncidèrent : celle d'un russe immigré dans le désert, et celle des Arabes bannis de leur village en 1948. Petrov fut retrouvé pendu à un arbre pas très loin de là, un an après la publication de mon article.

Quelques temps après l'histoire de Petrov, j'écrivis un autre article au sujet d'un dénommé Angel. Enfant, Angel avait été envoyé par sa famille illégalement de Khaleb en Syrie vers Israël. L'enfant grandit seul dans un kibboutz, et devint un solide garçon israélien, mais il ne cessait de se souvenir avec nostalgie de sa mère à Khaleb. Quand il devint soldat, il passa la frontière pour aller en Syrie afin de sauver sa mère et la ramener avec lui en Israël. Mais la nostalgie est un guide dangereux, il fut immédiatement capturé par les soldats syriens, et passa neuf années dévastatrices dans une prison syrienne. Quand il revint en Israël, il dû être hospitalisé. Trente ans après, je l'ai rencontré dans un asile psychiatrique.

J'ai compris à travers l'histoire d'Angel le sentiment de beaucoup de ces êtres qui se sentaient « perdus » dans l'Israël des années cinquante, de ces enfants de l'holocauste, de ces réfugiés des pays arabes, de ceux qui ne se reconnaissaient pas dans le pays et ses frontières. Ils devenaient fous de désespoir, de solitude. Ils étaient les victimes anonymes du nouvel Etat. Personne n'a remarqué leur disparition.

Même si ceci concerne les immigrants, il semble que la deuxième génération aussi porte en elle l'héritage de ce traumatisme.

A la fin de 1993, j'ai pris la décision d'écrire sur le traumatisme des gens de ma génération, ces enfants d'immigrés, ces nouveaux Israéliens. Quand on se penche sur ses propres malheurs, on se rend compte que les choses sont plus compliquées qu'elles ne paraissent. En tant que journaliste, il m'était plus facile de décrire la tragédie des autres personnes. C'est une façon de prendre par la tangente ses propres blessures. Quand je me suis mis à écrire au sujet de la guerre de 1973 à laquelle j'ai participé, j'ai découvert que j'avais des trous de mémoire. Il m'a fallu l'aide d'autres personnes pour reconstituer le puzzle.

Mon bataillon de chars avait été durement touché pendant la première nuit de la guerre, et plusieurs membres de l'équipage avaient été tués immédiatement. J'ai essayé de me souvenir de cette première nuit, de reconstituer le déroulement des images dans ces heures de confusion durant lesquelles mon unité luttait sans succès pour résister à l'avancée des Egyptiens. Cette nuit-là, toute la formation militaire que nous avions acquise, tous les mythes et toutes les règles de base qui veulent que l'on n'abandonne pas un blessé derrière soi, que l'on ne laisse pas un ami, que l'on ne bat pas en retraite, tout cela fut brisé. Nous avons battu en retraite, nous avons fui, nous avons déserté.

J'exposais le projet de cet article à mes amis. Lors de cette discussion, je découvrais, vingt ans après la guerre, que notre fantasme était celui de prendre une machine à remonter le temps, de revenir à cette nuit infernale d'octobre 1973, afin de secourir les amis abandonnés qui imploraient de l'aide dans leurs chars touchés par l'adversaire. Tout à coup, ces jeunes commandants de chars qui avaient grandi dans le

mythe de l'invulnérabilité, redevenaient des enfants d'immigrés. L'assurance des immigrés n'est qu'une coquille très fragile.

Quelquefois, on apprend sur soi-même en écrivant sur son « ennemi ». En Israël, « l'ennemi » est une notion très palpable. Le réfugié palestinien est présent dans presque toutes les histoires israéliennes ; il nous est lié dans une relation d'amour-haine. Il est le miroir qui se dresse en face des Israéliens et quelquefois, l'image que ce miroir renvoie nous est insupportable.

Il y a neuf ans, je suis allé au camp de réfugiés de Dahaishe, après avoir lu une brève dans un journal. Il s'agissait d'un jeune homme de quatorze ans qui avait jeté un cocktail Molotov sur un bus israélien. Il avait été condamné à cinq ans de prison. Je ne l'imaginai pas comme un ennemi, mais comme un collégien, et j'ai éprouvé à son égard un étrange sentiment d'empathie. J'ai grandi pendant des années avec le sentiment que j'appartenais à un peuple persécuté. Ainsi, je ressens spontanément de la sympathie vis-à-vis de n'importe quel individu persécuté, même si ce dernier est mon ennemi.

Il y a six mois, je suis retourné dans ce camp. J'étais accompagné de l'équipe de la deuxième chaîne israélienne et j'ai retrouvé ce jeune homme qui avait maintenant 23 ans. C'était un étudiant politiquement mûr, et pourtant il était émotionnellement bloqué. Il donnait l'impression d'être pétrifié par ces cinq années passées en prison. Nous avons intitulé le film *Les années perdues*. C'étaient des années perdues et pour lui, et pour nous. Sa mère nous a parlé de la nostalgie qu'elle avait pour son village, Zakaria, près de Jérusalem, maintenant détruit. Elle nous disait : « Si je pouvais, je quitterais tout de suite Dahaishe pour revoir mon pays et m'asseoir sur ma terre avec seulement un foulard sur la tête. »

J'arrive inéluctablement, dans chacune de mes histoires, à la description d'une minorité, d'une communauté assiégée, de la vie des immigrés et des réfugiés et de celle de leurs enfants qui vivent dans l'ombre de ce traumatisme jamais résolu et qui laisse ses marques d'une génération à l'autre : l'holocauste, le bannissement des Palestiniens, les juifs déracinés d'Afrique du Nord. Il n'y a que ceux qui sont nés ici, qui vivent ici, qui sont réellement dans leur patrie. Les juifs ont été déracinés de leurs pays d'origine. En venant s'installer en Israël, ils n'ont fait que procéder à un échange rituel comme le dit justement l'auteur arabe-israélien Anton Shamas : « *les juifs sont venus en Palestine, ils ont pris les maisons de mes parents, et en échange ils leur ont offert leur propre exil.* » Tout ce que j'ai dit jusqu'ici à propos des immigrés et de leurs enfants, je le ressens chaque fois que j'interviewe les Israéliens. Encore et toujours, vous découvrez les facettes intérieures de cette société : une sorte de petite superpuissance, avec un arsenal nucléaire digne de celui d'une grande puissance européenne

qui, la nuit, hurle dans les cauchemars des immigrés et qui ressent toujours la profonde insécurité d'une victime.

Après treize ans de journalisme, je me sens quelquefois fatigué mais en même temps, je reste fasciné par ces histoires tragiques. Elles sont les seules qui agissent sur moi et sur d'autres Israéliens comme un tranquillisant, car nous sommes en terrain connu. Ces histoires sont inscrites dans nos âmes, elle remplissent une sorte de besoin psychologique d'identification à la tragédie. Ce sont des histoires qui nous terrifient et nous rassurent en même temps, comme l'histoire de Peter Pan et du Capitaine Crochet le fait chaque nuit.

DEBAT

KENNETH BROWN Je suis content qu'Igal Sarna ait découvert qu'il racontait toujours la même histoire. Ce qui me frappe, en effet en Israël, c'est que les gens sont bombardés d'informations et qu'en même temps, ils les oublient très vite. Je me rappelle qu'en arrivant en Israël, j'ai demandé à un journaliste : « *Qu'est-ce qui est arrivé à ces deux Palestiniens, ces Arabes israéliens, arrêtés pour le meurtre d'un garçon ?* » Il m'a répondu : « *Tu te rappelles cette histoire ?* » J'ai dit : « *Oui, je m'en rappelle encore, c'était un coup monté. Vous, vous ne vous en rappelez pas ?* » Il me dit : « *Tu vois, ici les choses arrivent si vite. Nous sommes bombardés d'informations avec toutes ces histoires que nous lisons, parfois en tremblant d'émotion, parfois pleins de rage. Avant même de les avoir digérées, il y a une autre information qui nous tombe dessus.* » Je trouve donc intéressant que Sarna s'aperçoive qu'il répète la même histoire. Au moins, ses lecteurs ne risqueront pas de l'oublier. Il a l'air de penser qu'ils veulent l'oublier, ils veulent oublier le cauchemar, le déracinement, la solitude, et tout le reste, mais ils n'y arrivent pas.

SAMIR KASSIR Je ne peux que me féliciter de l'écho que renvoient les images d'Igal Sarna. Ce sont celles d'un échec structurel du projet sioniste, malgré les nombreux succès qu'il a engrangés par ailleurs. Cependant, un terme m'a un peu choqué. C'est le rapport amour-haine que les Palestiniens et les Israéliens entretiendraient entre eux. Ce rapport se manifeste peut-être chez les Israéliens. Mais c'est une illusion totale de projeter cette problématique sur les Palestiniens. Les choses doivent être claires : les Israéliens ne peuvent pas attendre des Arabes une cure psychanalytique. Très souvent, ils ont tendance à nous dire : « *Il faut que vous nous aimiez aussi* ». La question n'est pas là. Si on veut construire la paix, il faut qu'elle soit basée sur autre chose qu'un malentendu. Je n'ai pas vu le film *Années perdues* réalisé par Igal Sarna. Mais d'après ce que je viens d'entendre, ces cinq années perdues pour les Palestiniens seraient équivalentes aux cinq années perdues pour les Israéliens. Je regrette d'être aussi franc : ces années que vous avez perdues, elles ne nous concernent pas. Ce qui nous concerne au premier chef, comme journalistes ou comme citoyens, ce sont surtout les cinq années d'occupation, succédant d'ailleurs à vingt autres.

IGAL SARNA Pour répondre à Samir sur la question de l'amour-haine : je respecte son opinion, mais je pense quand même, qu'il y a une sorte d'attraction, une *fatal attraction* entre l'Israélien et le Palestinien. Vous ne connaissez pas cela, parce que vous n'êtes pas palestinien. Je connais beaucoup de Palestiniens, et j'ai vu cette relation amour-haine, cette

très forte attirance entre l'Israélien et le Palestinien. Cette relation nous ne l'avons ni avec les Syriens, ni avec les Libanais. Nous l'avons d'une certaine manière avec les Egyptiens, mais ce n'est pas vraiment de l'amour-haine, c'est une sorte d'affection. Avec les Palestiniens, c'est quelque chose de difficile à expliquer. Cette relation devient paradoxalement plus forte en ce qui concerne ceux qui sortent de prison. Certains d'entre eux m'ont avoué qu'ils avaient accumulé beaucoup d'informations à propos de la société israélienne, à propos de la démocratie. Cela peut paraître fou, mais il y a tellement de choses qui paraissent folles. Ce conflit est très complexe, nous vivons ensemble. L'occupation nous fait vivre très proches de l'autre, malgré l'oppression. D'autre part, vous dites que vous êtes heureux d'entendre que l'Etat israélien est une histoire d'échec. J'aimerais vous citer le commentaire d'un de mes amis : « *Si vous savez que vous coulez, vous ne coulez pas.* » Ceci est mon sentiment.

DOMINIQUE VIDAL J'ai participé il y a quelques années à un débat avec un journaliste israélien pour qui j'ai toujours eu beaucoup de respect et d'affection, Shalom Cohen qui est mort malheureusement. Il me disait toujours : « *Il y a une chose qui me frappe chez vous, les journalistes français qui sont en Israël. A vous écouter en privé pendant les soirées, vous avez tout compris. A vous lire, vous n'avez rien compris. Pourquoi cette différence ?* » Shalom était un peu dur. C'était une formule, mais elle mérite réflexion.

A propos des remarques de Samir Kassir. C'est justement parce que pendant des années, les Palestiniens et les Arabes n'ont jamais voulu essayer de comprendre les contradictions de la société israélienne et de l'histoire du sionisme qu'ils n'ont pas été capables de s'y opposer. De la même manière, pendant longtemps, les Israéliens n'ont pas été capables de comprendre les Palestiniens, même s'ils commencent à s'y mettre. Ce que dit Igal me conforte dans l'idée que la paix est proche. Les gens ont compris que leur rêve avait pris une forme destructrice et qu'il faut donc reconstruire à partir de la réalité.

RIAD BEN FADHEL Je crois également que le propos d'Igal est très intéressant. Je crois que le sionisme a montré ses limites, c'est évident. C'est un projet en faillite qui a sédimenté des désespoirs. Chez les Arabes aussi, aucun projet politique n'a été positif. Le nassérisme, le nationalisme, le baâthisme, tous ses idéaux ont montré leurs limites. Nos sociétés arabes se sont aussi construites sur des frustrations, des absences de perspectives, des ruptures qui n'ont pas du tout été assumées.

SAMIR KASSIR Je m'étonne que Dominique Vidal interprète d'une manière aussi restrictive mes propos, puisqu'il sait que j'ai longtemps

Etudes de cas : Israël

travaillé, que je travaille encore dans une institution qui a pour fonction de réfléchir sur le fonctionnement de la société israélienne, et qui utilise énormément la presse israélienne. C'est *la Revue d'études palestiniennes*. La question n'est pas donc là. Ce que je récusé, c'est le traitement affectif de l'événement, parce qu'il me paraît constituer la base d'un malentendu. Assurément, il y a chez les Palestiniens de l'Intérieur et même chez les Arabes en général un phénomène d'attraction-répulsion pour certains fonctionnements de la société israélienne. Mais attraction-répulsion n'est pas amour-haine. Les mots ont leur importance ici. Le couple amour-haine existe du côté israélien dans le camp de la paix, cela fait partie même de ce que l'on peut appeler la conscience malheureuse de la gauche israélienne. Il est même probable que cela entre dans l'instrumentalisation que les Palestiniens, disons-le, font de la gauche israélienne. Mais cela ne va pas plus loin. Une fois sortis du cadre de l'occupation, les Palestiniens ne sont certainement pas concernés par un rapport amour-haine. Le rapport amour-haine est indissociable de la situation d'occupation et du porte-à-faux où se trouve malheureusement la gauche israélienne. Cela se reflète tous les jours dans l'ambivalence de la presse israélienne qui, si elle nous paraît parfois fort sympathique, n'en est pas moins représentative de l'*establishment*.

YVES DAUDU Je suis très impressionné par l'intervention de Igal parce que je crois que cette approche du métier prend vraiment à contre-pied bien des discours. Pour garder l'univers psychologisant d'une partie de la discussion, il n'y a pas de fantasme d'objectivité dans son intervention, ni de fantasme d'impartialité. Il y a au contraire la revendication sereine d'une totale subjectivité. C'est important de se rappeler que le professionnalisme de notre métier n'est pas une idéologie de remplacement. Il reste qu'on exerce tous le même métier, mais dans des endroits différents avec des histoires différentes, avec des racines différentes. Je pense qu'il ne faut pas en avoir honte, ni essayer de le nier, ou encore de le dissimuler, mais plutôt de l'assumer. Ce type d'approche est merveilleux. Cela désangoisse sur toute une série de questions auxquelles nous sommes tous confrontés, de manière sans doute moins délicate quand on est comme moi journaliste en France. Les journalistes qui racontent des histoires en disent beaucoup plus long que les grandes analyses.

MAJDA EL BATSH Les journalistes israéliens – et je les connais de près – qui réalisent des reportages sur les Territoires occupés, sont plus corrects que les journalistes étrangers basés à Jérusalem. C'est vrai qu'il y a des journalistes étrangers qui écrivent de très bons reportages, mais l'Israélien est plus direct dans sa critique, il parle de sa société. Il critique l'autorité israélienne plus que tout autre journaliste. Il n'a pas

peur d'être accusé d'anti-sémitisme ou de ne pas être le bon juif. Les Israéliens, surtout la génération de Rolly Rosen, ceux qui sont nés en Israël, savent qu'on ne peut pas leur dire : « *Vous n'êtes pas suffisamment israélien pour critiquer la société israélienne.* » Un journaliste juif qui vient de l'extérieur et qui écrit de façon critique sera plus facilement soupçonné. J'ai un ami américain qui a écrit des articles assez critiques sur les colonies. L'ambassadeur d'Israël à New York a dit qu'il était le pire juif qu'il ait jamais rencontré – alors qu'il ne l'a jamais rencontré...

Quand à la notion d'amour-haine, je ne sais pas s'il s'agit exactement d'amour et de haine. Cependant, il y a quelque chose que les Palestiniens et les Israéliens ont compris récemment. Nous avons réalisé que nous allons devoir vivre ensemble. Ce n'est pas une question d'amour ou de haine. C'est plutôt comme s'il y avait des balles dans nos corps. Quand quelqu'un a une balle dans le corps et que vous lui enlevez cette balle, il peut mourir. Alors, même si ça continue à faire mal, il faut vivre avec. Peut-être que nous n'allons jamais nous aimer les uns et les autres, mais nous allons essayer de vivre ensemble, de trouver un compromis dans cette contradiction, de trouver une manière d'accepter l'autre.

Etudes de cas : Israël

travaillé, que je travaille encore dans une institution qui a pour fonction de réfléchir sur le fonctionnement de la société israélienne, et qui utilise énormément la presse israélienne. C'est *la Revue d'études palestiniennes*. La question n'est pas donc là. Ce que je récusé, c'est le traitement affectif de l'événement, parce qu'il me paraît constituer la base d'un malentendu. Assurément, il y a chez les Palestiniens de l'Intérieur et même chez les Arabes en général un phénomène d'attraction-répulsion pour certains fonctionnements de la société israélienne. Mais attraction-répulsion n'est pas amour-haine. Les mots ont leur importance ici. Le couple amour-haine existe du côté israélien dans le camp de la paix, cela fait partie même de ce que l'on peut appeler la conscience malheureuse de la gauche israélienne. Il est même probable que cela entre dans l'instrumentalisation que les Palestiniens, disons-le, font de la gauche israélienne. Mais cela ne va pas plus loin. Une fois sortis du cadre de l'occupation, les Palestiniens ne sont certainement pas concernés par un rapport amour-haine. Le rapport amour-haine est indissociable de la situation d'occupation et du porte-à-faux où se trouve malheureusement la gauche israélienne. Cela se reflète tous les jours dans l'ambivalence de la presse israélienne qui, si elle nous paraît parfois fort sympathique, n'en est pas moins représentative de *l'establishment*.

YVES DAUDU Je suis très impressionné par l'intervention de Igal parce que je crois que cette approche du métier prend vraiment à contre-pied bien des discours. Pour garder l'univers psychologisant d'une partie de la discussion, il n'y a pas de fantasme d'objectivité dans son intervention, ni de fantasme d'impartialité. Il y a au contraire la revendication sereine d'une totale subjectivité. C'est important de se rappeler que le professionnalisme de notre métier n'est pas une idéologie de remplacement. Il reste qu'on exerce tous le même métier, mais dans des endroits différents avec des histoires différentes, avec des racines différentes. Je pense qu'il ne faut pas en avoir honte, ni essayer de le nier, ou encore de le dissimuler, mais plutôt de l'assumer. Ce type d'approche est merveilleux. Cela désangoisse sur toute une série de questions auxquelles nous sommes tous confrontés, de manière sans doute moins délicate quand on est comme moi journaliste en France. Les journalistes qui racontent des histoires en disent beaucoup plus long que les grandes analyses.

MAJDA EL BATSH Les journalistes israéliens – et je les connais de près – qui réalisent des reportages sur les Territoires occupés, sont plus corrects que les journalistes étrangers basés à Jérusalem. C'est vrai qu'il y a des journalistes étrangers qui écrivent de très bons reportages, mais l'Israélien est plus direct dans sa critique, il parle de sa société. Il critique l'autorité israélienne plus que tout autre journaliste. Il n'a pas

peur d'être accusé d'anti-sémitisme ou de ne pas être le bon juif. Les Israéliens, surtout la génération de Rolly Rosen, ceux qui sont nés en Israël, savent qu'on ne peut pas leur dire : « *Vous n'êtes pas suffisamment israélien pour critiquer la société israélienne.* » Un journaliste juif qui vient de l'extérieur et qui écrit de façon critique sera plus facilement soupçonné. J'ai un ami américain qui a écrit des articles assez critiques sur les colonies. L'ambassadeur d'Israël à New York a dit qu'il était le pire juif qu'il ait jamais rencontré – alors qu'il ne l'a jamais rencontré...

Quand à la notion d'amour-haine, je ne sais pas s'il s'agit exactement d'amour et de haine. Cependant, il y a quelque chose que les Palestiniens et les Israéliens ont compris récemment. Nous avons réalisé que nous allons devoir vivre ensemble. Ce n'est pas une question d'amour ou de haine. C'est plutôt comme s'il y avait des balles dans nos corps. Quand quelqu'un a une balle dans le corps et que vous lui enlevez cette balle, il peut mourir. Alors, même si ça continue à faire mal, il faut vivre avec. Peut-être que nous n'allons jamais nous aimer les uns et les autres, mais nous allons essayer de vivre ensemble, de trouver un compromis dans cette contradiction, de trouver une manière d'accepter l'autre.

Etudes de cas : Israël

travaillé, que je travaille encore dans une institution qui a pour fonction de réfléchir sur le fonctionnement de la société israélienne, et qui utilise énormément la presse israélienne. C'est *la Revue d'études palestiniennes*. La question n'est pas donc là. Ce que je récite, c'est le traitement affectif de l'événement, parce qu'il me paraît constituer la base d'un malentendu. Assurément, il y a chez les Palestiniens de l'Intérieur et même chez les Arabes en général un phénomène d'attraction-répulsion pour certains fonctionnements de la société israélienne. Mais attraction-répulsion n'est pas amour-haine. Les mots ont leur importance ici. Le couple amour-haine existe du côté israélien dans le camp de la paix, cela fait partie même de ce que l'on peut appeler la conscience malheureuse de la gauche israélienne. Il est même probable que cela entre dans l'instrumentalisation que les Palestiniens, disons-le, font de la gauche israélienne. Mais cela ne va pas plus loin. Une fois sortis du cadre de l'occupation, les Palestiniens ne sont certainement pas concernés par un rapport amour-haine. Le rapport amour-haine est indissociable de la situation d'occupation et du porte-à-faux où se trouve malheureusement la gauche israélienne. Cela se reflète tous les jours dans l'ambivalence de la presse israélienne qui, si elle nous paraît parfois fort sympathique, n'en est pas moins représentative de l'*establishment*.

YVES DAUDU Je suis très impressionné par l'intervention de Igal parce que je crois que cette approche du métier prend vraiment à contre-pied bien des discours. Pour garder l'univers psychologisant d'une partie de la discussion, il n'y a pas de fantasme d'objectivité dans son intervention, ni de fantasme d'impartialité. Il y a au contraire la revendication sereine d'une totale subjectivité. C'est important de se rappeler que le professionnalisme de notre métier n'est pas une idéologie de remplacement. Il reste qu'on exerce tous le même métier, mais dans des endroits différents avec des histoires différentes, avec des racines différentes. Je pense qu'il ne faut pas en avoir honte, ni essayer de le nier, ou encore de le dissimuler, mais plutôt de l'assumer. Ce type d'approche est merveilleux. Cela désangoisse sur toute une série de questions auxquelles nous sommes tous confrontés, de manière sans doute moins délicate quand on est comme moi journaliste en France. Les journalistes qui racontent des histoires en disent beaucoup plus long que les grandes analyses.

MAJDA EL BATSH Les journalistes israéliens – et je les connais de près – qui réalisent des reportages sur les Territoires occupés, sont plus corrects que les journalistes étrangers basés à Jérusalem. C'est vrai qu'il y a des journalistes étrangers qui écrivent de très bons reportages, mais l'Israélien est plus direct dans sa critique, il parle de sa société. Il critique l'autorité israélienne plus que tout autre journaliste. Il n'a pas

peur d'être accusé d'anti-sémitisme ou de ne pas être le bon juif. Les Israéliens, surtout la génération de Rolly Rosen, ceux qui sont nés en Israël, savent qu'on ne peut pas leur dire : « *Vous n'êtes pas suffisamment israélien pour critiquer la société israélienne.* » Un journaliste juif qui vient de l'extérieur et qui écrit de façon critique sera plus facilement soupçonné. J'ai un ami américain qui a écrit des articles assez critiques sur les colonies. L'ambassadeur d'Israël à New York a dit qu'il était le pire juif qu'il ait jamais rencontré – alors qu'il ne l'a jamais rencontré...

Quand à la notion d'amour-haine, je ne sais pas s'il s'agit exactement d'amour et de haine. Cependant, il y a quelque chose que les Palestiniens et les Israéliens ont compris récemment. Nous avons réalisé que nous allons devoir vivre ensemble. Ce n'est pas une question d'amour ou de haine. C'est plutôt comme s'il y avait des balles dans nos corps. Quand quelqu'un a une balle dans le corps et que vous lui enlevez cette balle, il peut mourir. Alors, même si ça continue à faire mal, il faut vivre avec. Peut-être que nous n'allons jamais nous aimer les uns et les autres, mais nous allons essayer de vivre ensemble, de trouver un compromis dans cette contradiction, de trouver une manière d'accepter l'autre.